

LES ANALYSES DE L'ACRF

2008 / 03

L'ETRE A L'EPREUVE DU PARAITRE

L'ambivalence des apparences

*J'en suis à un tel point de sagesse ou d'abrutissement
que je ne sais plus distinguer le vrai du faux.
D'un certain point de vue, tout appartenant au réel,
tout est vrai. Même le mensonge, même la fausseté.
D'un autre point de vue, tout est illusion, représentation,
cinéma dans nos petites têtes éblouies, voile de Maya.'*

Blog de François MATTON, 4 décembre 2007

Cette analyse n'a pas pour objet de présenter une description socioculturelle, où il serait notamment question de mettre en évidence l'importance accordée aux apparences dans telle ou telle société – par exemple notre société occidentale – et dans certains milieux sociaux plus particulièrement. Tout en tenant compte de l'apport des sciences humaines, cette analyse entend suivre le chemin plus escarpé d'une réflexion philosophique fondamentale, plus abstraite, en se consacrant à l'étude du lien nécessaire mais ambivalent entre l'être et les apparences, restreignant toutefois cette étude au domaine anthropologique, puisqu'il ne sera question quasiment que de l'être-humain. Malgré l'aspect théorique peut-être un peu ardu, ce genre de travail ne manque pas d'intérêt et ses implications concrètes seront manifestes aux yeux de ceux qui s'y seront attelés¹.

Etre-humain²

Au départ de la réflexion, il est utile de rappeler brièvement quelques éléments de l'anthropologie qui est la mienne. C'est en effet à leur lumière que sera ensuite posée la question de l'articulation de l'être et du paraître dans l'expérience humaine.

¹ Cette analyse est un document de travail, destiné à servir de support à la réflexion de petits groupes, dans le cadre de mouvements d'éducation permanente. Elle devrait donc, en principe, trouver sa place dans un ensemble documentaire plus étoffé, comprenant l'apport de disciplines variées, nourrissant un débat entre approches différentes.

² A l'adresse des personnes soucieuses de l'égalité des droits, je précise qu'au long de ces pages, le terme « homme » sera employé en son sens générique : il désigne dès lors aussi bien la femme que l'homme, aussi bien l'enfant et le jeune que l'adulte, et désigne également aussi bien l'individu que la collectivité. Mais afin de ménager certaines sensibilités, il sera, dans quelques occurrences, remplacé comme ici par le substantif littéraire « humain » (dans ce titre, « humain » n'est donc pas un adjectif).

ACTION CHRETIENNE RURALE DES FEMMES
ACRF – ASBL

Rue Maurice Jaumain, 15 B-5330 Assesse
Editrice responsable : Léonie Gérard
Responsable Service Etudes: Piron Valérie
www.acrf.be - etudes@acrf.be

Penser

L'être-humain est caractérisé par la capacité de penser, de réfléchir, de prendre conscience de soi, des autres et du monde. Il s'agit ici de la conscience en général, et pas seulement de la conscience éthique, de la conscience du bien et du mal, qui en est un aspect.

Blaise PASCAL a écrit ces paroles célèbres : « *Roseau pensant. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais du règlement de ma pensée. (...) Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point : par la pensée, je le comprends* »³ ou encore : « *L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut* »⁴.

Etre-histoire

Si l'homme « pense comme il faut », il prend conscience de lui-même comme d'une histoire en cours : son être est en cours de réalisation, en transit entre passé et avenir. Etre un humain, ce n'est pas seulement *avoir* une histoire, mais *être* une histoire. Autrement dit, l'être de l'homme est une réalité essentiellement fluide. On peut dire encore que l'inachèvement en est une caractéristique essentielle.

Etre-liberté

Cette histoire est-elle l'exécution d'un programme ? La conscience est-elle le témoin purement passif d'un avènement inéluctable ? Non, l'être humain se comprend lui-même comme acteur de cette histoire et découvre ainsi son être comme liberté. En effet, une question se pose à lui, qui est la question éthique : « que dois-je faire ? » Quel serait le sens de cette question – qui est un fait de la raison – si l'action était totalement déterminée et s'il ne fallait pas l'inventer, au moins partiellement ? Que l'homme se saisisse ainsi lui-même de manière problématique n'est-il pas l'indice d'une liberté, même si force est de reconnaître que celle-ci est inextricablement mêlée à de multiples conditionnements et que la question éthique, ainsi formulée, semble traduire également l'intuition que la liberté n'est pas absolue ?

Au niveau de la réflexion, cette liberté s'exerce dans la manière dont l'homme comprend l'histoire et plus particulièrement son histoire, l'histoire qu'il est. Il évalue le passé et envisage l'avenir, mais ni la mémoire ni le projet ne sont de l'ordre d'un savoir absolu, d'une certitude sans faille⁵. Quand bien même il s'obligerait à une lucidité maximale, c'est toujours d'une manière risquée qu'il se projette dans l'avenir, anticipant son propre avenir à partir de ce qu'il comprend de lui-même lorsqu'il regarde son passé, s'efforçant de tirer les leçons de son « expérience ». Tel jeune homme, par exemple, pensera devoir être médecin parce qu'il est sensible à la souffrance, ou mécanicien parce qu'il est passionné par les voitures ; telle jeune fille estimera devoir être institutrice ou puéricultrice parce qu'elle aime les enfants, ou avocate parce qu'elle est sensible aux injustices...

Au niveau de l'action, la liberté s'exerce dans la mise en œuvre de moyens visant à la réalisation du projet, dans l'engagement concret à peser effectivement sur le cours des événements, à « forcer le destin », même si la « résistance » de la réalité s'éprouve davantage encore à ce niveau, pouvant rendre nécessaire l'adaptation, voire l'abandon du projet.

Etre-en-relation

Dans son effort d'interprétation de l'histoire qu'il est, l'homme raisonnable doit prendre acte d'une donnée fondamentale, que des philosophes ont baptisée l'être-au-monde-avec-autrui. L'être de l'homme, pourrait-on

³ Blaise PASCAL, *Pensées*, Fragment 113 (Numérotation Lafuma).

⁴ Blaise PASCAL, *Pensées*, Fragment 620.

⁵ Ultimement, l'interprétation du passé amène à poser la question de l'*origine*, tandis que celle de l'avenir conduit à poser celle de la *destinée*. Toutes les deux sont constitutives de la question de l'*identité* – de soi-même, de l'humanité et du monde, indissociablement – mais aucune d'entre elles ne reçoit de réponse absolue et définitive.

dire, est un nœud de communication. Et, puisque cet être de l'homme est histoire, il est histoire d'une communication incessante avec le monde et autrui. L'histoire qu'est la vie de chacun s'inscrit dans des histoires plus vastes, celles d'une famille, d'une tribu, d'un clan, d'un village, d'un peuple, de l'humanité entière et du monde dans lequel elle habite.

Ce lien essentiel qui unit tout être humain au monde et à autrui peut être évoqué succinctement :

L'être de l'homme ne peut survivre qu'en maintenant une relation avec la nature : poser les pieds quelque part, respirer, boire et manger... L'être de l'homme a besoin, pour se maintenir, d'assimiler une partie de la nature, notamment l'air et la nourriture. Il dépend de cette nature avec laquelle il est en échange constant. Dans la même perspective, certaines études ont fait remarquer la sensibilité de l'homme au climat, aux saisons, aux astres... En revanche, nous savons que la nature dépend de l'homme, que l'homme peut la cultiver, la jardiner et l'embellir, mais qu'il peut aussi la saccager, la polluer, et la faire se retourner contre lui. L'homme contemporain a d'ailleurs pris une conscience vive de défis nouveaux et graves, qu'il doit relever au niveau de ce lien vital⁶.

De même, tout être humain est d'emblée en relation avec ses semblables. C'est trop peu dire qu'il a des relations, il faut dire qu'il *est* relationnel, c'est-à-dire que les relations sont constitutives de son être... pour le meilleur comme pour le pire ! Il est au moins le résultat d'un échange entre deux personnes, quelle que soit la forme de cet échange. Il naît dans une famille, un environnement humain, une culture, qui le façonnent. Il se structure, il acquiert une personnalité, il devient lui-même sous l'influence des personnes qu'il rencontre. Il utilise le langage reçu de sa communauté, il est soumis à des règles, des normes, des lois... même s'il les discute, voire les transgresse. Bref, son histoire est aussi celle de ses relations, des amitiés qu'il engage, des solidarités qu'il noue, des conflits qu'il vit ou, le cas échéant, des violences qu'il subit, ou encore d'une solitude qui le déprime et le conduit au suicide.

Ceci conduit à dire que l'être de l'homme, s'il doit être considéré comme liberté, n'est pas une liberté « solitaire » mais bien « solidaire »⁷. En tout état de cause, un engagement quelconque implique davantage que son auteur, que celui-ci en soit conscient ou pas.

Dès lors, l'homme qui « pense comme il faut » est amené à comprendre qu'il est acteur d'une histoire qui dépasse, en l'englobant, son histoire individuelle : l'histoire qu'il est, est une partie, non isolable, d'une histoire plus vaste. Il le comprend d'autant plus clairement s'il réfléchit sur son engagement dans une vie de couple, dans une responsabilité parentale, dans une profession, dans une équipe sportive, un groupe folklorique ou une association quelconque, dans la militance syndicale ou politique...

Paraître

Etre à distance

Ce qui vient d'être dit à propos de l'être-humain permet de parler maintenant de son *paraître*. Il importe ici d'éviter d'opposer être et paraître, comme s'il s'agissait d'opposer à travers eux authenticité et inauthenticité, vérité et mensonge. Selon le sens qu'ils prennent dans le cadre de cette réflexion philosophique, être et paraître vont nécessairement de pair : il n'y a pas d'être sans paraître, comme il n'y a pas de paraître sans être. Le paraître, avant d'être considéré comme s'opposant à l'être ou lui faisant écran, doit en effet être considéré

⁶ Voir plus loin la note 25.

⁷ La solidarité dont il est question ici n'est pas un choix éthique, mais un fait qui s'impose. C'est en raison de cette solidarité de destin, et non seulement en raison d'une exigence de la raison, que la pluralité des convictions et des comportements – la pluralité des cohérences – apparaît comme un défi. Voir sur ce sujet Paul HENNEQUIN, *Le Sens à l'épreuve de l'Autre*, Centre d'études théologiques « Sénevé » de Namur, 1991, ainsi que, du même auteur, *Espérance et dialogue*, analyse 2007/18 de l'ACRF.

comme l'être-même en tant qu'il apparaît, se manifeste, se dévoile. Le paraître est dès lors aussi l'unique voie par laquelle l'homme peut accéder à l'être – le sien, celui d'autrui, celui de la nature⁸. Mais le paraître est tel qu'il dissimule l'être en même temps qu'il le dévoile : les apparences sont ambivalentes. Autrement dit, l'être « se cache » dans ses propres apparences, il « disparaît » en quelque sorte dans son propre paraître. Ne pouvant ainsi être réduit à ses apparences, l'être n'échappe certes pas à la volonté de maîtrise et de mainmise en ses diverses stratégies, mais il s'y dérobe essentiellement, empêchant cette volonté d'aboutir vraiment⁹.

La relation de l'humain avec son être propre : une énigme à interpréter

Il a été dit précédemment que l'être de l'homme est *histoire*, et que cette histoire est *liberté* : l'homme porte une part de responsabilité dans le déroulement de l'histoire qu'il est. Cette affirmation vaut aussi bien pour l'individu que pour la collectivité, mais pour simplifier, l'analyse s'en tiendra à l'expérience de l'homme-individu¹⁰.

Cette liberté s'exerce, au niveau de la réflexion, comme interprétation de l'histoire : l'homme *essaie* – non seulement à un moment donné, mais en permanence – d'envisager l'avenir à la lumière de son expérience passée et présente, tentant ainsi de se construire lui-même comme une histoire cohérente. Mais il s'agit effectivement d'un *essai*, risqué, aventureux, car la lecture du passé – comme aussi du présent et a fortiori de l'avenir – n'est ni purement objective, ni exhaustive : l'homme *interprète* son passé, ce qui veut dire que ce passé échappe inévitablement à sa maîtrise et lui résiste d'une manière certaine. A tel point que l'homme peut se tromper, mal interpréter, par exemple mal évaluer, surestimer ou sous-estimer ses capacités, s'illusionner à propos de lui-même ; et son engagement dans la réalisation d'un projet, reposant ainsi sur une mauvaise interprétation ou évaluation, risque fort de lui faire vivre des « catastrophes », comme peuvent l'être un échec à l'université, un infarctus, un divorce... Quant à l'avenir, est-il besoin de dire qu'il le maîtrise moins encore que le passé ? Les projets les mieux élaborés ou les plans les plus solides peuvent s'écrouler ou être sérieusement ébranlés, suite à un événement imprévu, inattendu, comme une maladie, un accident, le décès d'un proche, la perte d'un travail... ou une rencontre bouleversante, un coup de foudre...

L'homme se trouve ainsi dans la nécessité d'interpréter – en théorie et en pratique – sa propre histoire, c'est-à-dire son être. Cela signifie qu'il éprouve une « distance » vis-à-vis de lui-même, qui fait qu'il s'échappe à lui-même, qu'il n'est pas totalement maître de lui-même, qu'il ne peut jamais répondre avec totale certitude à la question de savoir qui il est. Son propre être demeure pour lui une énigme à déchiffrer, un mystère à explorer sans cesse. Soit dit en passant, même la cure psychanalytique demeure dans le domaine de l'interprétation. Quant aux efforts de ceux qui tentent de revivre leur naissance, voire des vies antérieures, ou de ceux qui prétendent lire l'avenir, voire dissiper le mystère de l'au-delà de la mort, ils me paraissent relever d'un déni de l'histoire, d'un refus de la condition historique de l'homme, qui doit s'inventer comme histoire, dans le risque d'une interprétation et d'un engagement¹¹.

⁸ Les érudits philosophes peuvent se rappeler l'œuvre d'Emmanuel Kant (1724-1804), entre autres sa distinction entre les *noumènes* (réalités en soi) et les *phénomènes* (réalités telles qu'elles apparaissent). Selon lui, la connaissance – distinguée de la pensée – n'atteint que les phénomènes.

⁹ Esquissant une *pensée* métaphysique renouvelée, où il est donc question de l'être en général, Francis Guibal écrivait avec pertinence que « la recherche et l'interrogation sont sa part, non les croyances dogmatiques et totalisantes », car elle est médiatrice d'une *attitude* passant « par le dénuement, le dépouillement et la décentration de soi. » (Francis GUIBAL, *La métaphysique en question*, dans *Etudes*, août-septembre 1979, p. 199.) « Etre libre, pour l'individu fini qu'est chacun de nous, c'est refuser de se prendre pour le centre et la mesure du réel, c'est poser question et se laisser mettre en question, c'est demeurer finalement dans une attitude toujours nouvelle d'ouverture et d'écoute, d'attente et de veille inlassable. » (Francis GUIBAL, *Un parcours philosophique*, dans *Revue philosophique de Louvain*, t. 79, février 1981, p. 81.) Voir aussi la conclusion de cette analyse.

¹⁰ L'abstraction du propos ne tient pas compte de la diversité concrète des individus et des situations ; aussi l'analyse demande-t-elle à être vérifiée dans chaque cas, *mutatis mutandis*. Il y a notamment des riches, des pauvres ou des misérables, vivant dans des régions d'abondance ou de disette, dans des pays en paix ou en guerre ; il y a aussi des personnes en bonne santé alors que d'autres sont malades ou handicapées, etc. La capacité de réflexion et la marge de manœuvre d'un agir libre et responsable peuvent être fortement réduites en certains cas, voire quasi anéanties.

¹¹ Certes, ces efforts sont à comprendre comme relevant du questionnement évoqué à la note 5 : ils visent en effet à répondre en quelque façon à la question de l'identité, tout en manifestant la difficulté de ne pouvoir y répondre de manière péremptoire. Ne

D'autres constatations vont dans le même sens, manifestant cette impossibilité de savoir tout à fait qui nous sommes. Ainsi est-il d'expérience commune d'éprouver en soi-même des tendances qui s'opposent entre elles et qui handicapent la recherche d'une cohérence. Sans avoir affaire à des cas pathologiques extrêmes, que de fois n'entend-on pas dire : « c'est plus fort que moi », ou bien « ça m'a échappé », ou encore « je ne me reconnais pas » : de telles petites phrases disent bien qu'il y a, en soi-même, une complexité qui n'est pas toujours facile à gérer. Par exemple, telle réaction vive, que j'ai eue « malgré moi », qui m'a mis « hors de moi » et que je regrette, est cependant *ma* réaction.

L'homme se trouve aussi dans l'obligation de se déterminer : parmi toutes les possibilités qui lui sont offertes, il doit en choisir une et il ne peut en choisir qu'une, excluant par conséquent toutes les autres. S'en remettre au hasard, quel que soit le nom qu'il lui donne, c'est encore un choix dont il doit assumer la responsabilité. C'est dire une fois de plus que l'homme est une histoire, et qu'il construit, dans une liberté relative, cette histoire qu'il est. Mais il ne peut échapper à la nécessité du choix : s'il est susceptible de vivre sa vie de plusieurs manières différentes, il ne la vivra forcément que d'une seule manière ; l'histoire qu'il est n'actualisera pas toutes les possibilités. Quand bien même effectuerait-il à un moment donné un changement de cap radical, il est évident qu'il ne lui est pas possible de revenir en arrière : son passé, même s'il le renie, fait irrémédiablement partie de son histoire et donc de lui-même.

Ces difficultés ouvrent un large espace de questionnement. L'effort de cohérence est-il fatalement voué à l'échec ? Toute promesse de fidélité est-elle forcément inconsidérée ou inepte ? Que peut bien signifier « être *pleinement* soi-même » ? Que peut recouvrir au juste l'argument de la « fidélité à *soi* », souvent utilisé pour justifier l'infidélité à ses engagements ? La liste des questions est longue !

Ces considérations mettent en lumière l'impossibilité pour chacun de maîtriser son être propre, montrant que chacun, vis-à-vis de soi-même, est toujours en quelque sorte dans la dimension du paraître, obligé dès lors de risquer une interprétation et un engagement.

La relation de l'humain avec l'être d'autrui : l'impossible transparence

Chacun se réalise lui-même, comme histoire, dans une relation avec autrui qui est essentielle. L'être de l'homme est en effet un être-avec-autrui, un être-en-relation, un être-social. Pour simplifier à nouveau, l'analyse s'en tiendra à la relation interpersonnelle¹², mais elle n'ignore pas pour autant l'importance des autres liens sociaux, que les éléments *fondamentaux* de l'analyse – au moins certains d'entre eux – concernent également.

La réflexion qui vient d'être faite au niveau de la relation de l'humain avec son être propre doit évidemment être prolongée au niveau de sa relation à autrui. En effet, étant donné que l'homme ne sait jamais qui il est de manière absolue, que son être demeure mystérieux à ses propres yeux, il se trouve ainsi dans l'impossibilité de *se* dire à l'autre dans une parfaite transparence.

Par conséquent, à supposer qu'il n'ait aucune volonté de tromper l'autre, mais au contraire une exigence d'authenticité dans la relation, et précisément pour cela, il ne peut que faire à l'autre l'aveu de ses tâtonnements. Il ne s'agit pas du tout qu'il se montre amorphe ou inconsistant, mais qu'il dise la distance qui le sépare de lui-même et qui fait en sorte qu'il ne *se* « possède » pas.

Par ailleurs, à supposer toujours qu'il n'ait aucune volonté de tromper l'autre, il ne peut s'exprimer qu'à travers des médiations telles qu'un comportement, des attitudes, des gestes, des paroles... Ces médiations correspondent

parvenant pas à consentir à l'ouverture abyssale des questions de l'origine et de la destinée, ils cherchent à les fermer par une réponse absolue et définitive, impossible à mes yeux. Formuler une réponse de ce genre, c'est verser dans l'illusion.

¹² Même au niveau interpersonnel, l'abstraction de la réflexion ne tient pas compte de la diversité des situations concrètes : les relations ne sont pas tout à fait les mêmes entre conjoints, entre parents et enfants, entre amis, entre professeurs et étudiants, entre patrons et employés, ouvriers ou délégués syndicaux, entre policiers et délinquants, etc. Si toutefois elle est pertinente, la formalisation peut s'appliquer à chaque cas particulier, moyennant l'adaptation nécessaire.

plus ou moins bien à ce qu'il est ou à ce qu'il pense, mais il éprouve la distance qui s'établit inévitablement à ce niveau, en dépit de tous ses efforts. Qui, en effet, n'a jamais été confronté à la difficulté de trouver des mots « justes » ou de poser des gestes « adéquats » ?

C'est pourquoi, en sens inverse, la manière dont quelqu'un s'exprime aux autres, même celle qui peut sembler la plus « adéquate », n'offre pas aux autres un accès direct, immédiat, à ce qu'il est ou à ce qu'il pense ; elle requiert toujours de leur part un travail de décodage, de décryptage, de déchiffrement, d'interprétation, leur faisant courir le risque de se tromper. Un exemple trivial est celui du clin d'œil interprété comme l'expression d'une complicité, alors qu'il n'est qu'un tic !

En revanche, l'homme exprime parfois quelque chose de lui-même « qui lui échappe », mais qui est saisi par autrui, comme par exemple des tics ou des manies... : il arrive ainsi que d'autres lui en apprennent sur son propre compte.

Par rapport à lui, les autres sont bien sûr dans une situation semblable ; il doit dès lors consentir à ce que la non-transparence soit réciproque : lui non plus n'a pas un accès direct, immédiat, à l'être d'autrui ; il lui faut passer par l'interprétation des médiations. C'est à lui, par exemple, de décrypter, mais sans assurance, l'intention de quelqu'un qui lui sourit ou lui fait un clin d'œil...

Puisque l'être de l'homme est d'emblée et essentiellement relationnel, la non-transparence de l'autre signifie par conséquent pour chacun qu'une dimension constitutive de lui-même échappe à sa maîtrise ; pour cette raison également, l'homme vit une « dépossession » à l'égard de son être propre¹³. En effet, si chacun est acteur de sa propre histoire, et dès lors « auteur » de soi-même, d'autres que lui sont eux aussi acteurs de son histoire et ainsi « co-auteurs » de lui-même : son être ne dépend donc pas que de lui, loin s'en faut. Ne pas pouvoir identifier tous les acteurs de sa propre histoire, n'être pas à même de discerner infailliblement leur influence ou, par exemple, n'avoir aucune assurance absolue quant à leurs intentions, c'est forcément vivre une mise en question de la « maîtrise de soi ».

L'inconfortable « retrait » de l'être

Le lien entre être et paraître est un lien ambivalent, puisque c'est l'être qui apparaît, mais dans un certain clair-obscur. Cette ambivalence du lien tient en ce que le paraître dévoile l'être tout en le dissimulant. Mais qui se trouve en position de dire quand il le dévoile et quand il le dissimule ? Qui, autrement dit, peut prétendre qu'il « maîtrise » l'être ? En fait, personne n'est à même d'abolir la distance. Cette situation est inconfortable, et c'est pourquoi elle donne naissance à des attitudes de « fuite » ; pourtant, à y regarder attentivement, elle ne manque pas d'aspects positifs.

La relation de l'humain avec son être propre : une difficile liberté

Ce n'est pas toujours très agréable de prendre conscience de la distance qui sépare de soi-même et il n'est pas facile d'accepter cette « dépossession » de son être propre. Cette distance peut certes être comprise comme étant condition de liberté, mais la liberté vaut-elle qu'on la paye du prix d'une vie dans l'inconfort de l'incertitude et même de l'angoisse ? Les exigences de la liberté font peur¹⁴. Aussi arrive-t-il que des hommes

¹³ Dans un livre consacré à la précarité, Guillaume Le Blanc évoque « la dépossession de soi » du précaire, signalant toutefois que la dépossession de soi caractérise tout homme, dans la mesure où « la vie psychique n'est jamais 'à soi', puisqu'elle ne peut se développer que dans les formes relationnelles qui la soutiennent. (...) Comme l'affirme Judith Butler, 'nous sommes non seulement constitués, mais aussi dépossédés par nos relations.' La libre disposition de soi implique la dépendance vis-à-vis des formes relationnelles qui donnent consistance au soi. » (Guillaume LE BLANC, *Vies ordinaires, vies précaires*, Seuil, 2007, pp. 122-123 ; il cite Judith BUTLER, *Vie précaire*, Ed. Amsterdam, Paris, 2004, p. 50.)

¹⁴ Voir Paul HENNEQUIN, *Le Sens à l'épreuve de l'Autre*, Centre d'études théologiques « Senevé » de Namur, 1991, particulièrement les pages 66-69.

renoncent à ce qui fait leur dignité et leur mérite¹⁵, qu'ils renoncent à penser, qu'ils veuillent illusoirement se dégager de leur responsabilité et se dispenser d'inventer librement l'histoire qu'ils sont, qu'ils renoncent finalement à être des hommes dignes de ce nom. Certains refusent de réfléchir et se laissent vivre, refusant l'effort d'élaborer une cohérence toujours provisoire¹⁶, alors que d'autres par contre cherchent éperdument à se rassurer en acquérant une certitude « indiscutable », essayant de maîtriser leur destin, et notamment la mort, par toutes sortes de moyens, dont les moyens religieux : ces hommes, dogmatiques ou fanatiques, font passer leur interprétation pour évidence ou reçoivent une interprétation comme évidence, et ne supportent ni question, ni critique¹⁷.

La relation de l'humain avec l'être d'autrui : une « pudeur » indispensable

La relation à autrui est capitale dans la réalisation de soi-même : on ne devient en effet soi-même que dans une relation essentielle à autrui. Dans la relation à autrui, il est donc encore question de relation à soi-même. L'importance de cette relation explique qu'elle préoccupe l'homme au plus haut point et que celui-ci ait parfois bien du mal à accepter l'impossibilité d'y vivre la transparence¹⁸.

Certes, à ce niveau également, la distance peut être reconnue comme ayant partie liée avec la liberté, mais il n'empêche que l'homme reste habité par un rêve de transparence, de présence à l'autre qui ne serait que lumière sans ombre, de relation où il serait dispensé du difficile et laborieux travail d'interprétation, dispensé d'avoir à risquer librement sa confiance ou au contraire sa méfiance. Dans la relation à autrui, il est en effet fréquemment interpellé à ce niveau : l'autre mérite-t-il qu'il lui fasse confiance ? Sa parole est-elle digne de foi ? Son comportement est-il révélateur de ce qu'il est ? Il n'y a jamais de certitude absolue a priori ; peut-être y a-t-il des ébauches de réponse au niveau de l'expérience, mais, à moins d'en rester à un soupçon paralysant, il faut interpréter et prendre ou non le risque de la confiance. Ceux qui se sont déjà trompés ou qui ont été trompés pourraient en principe avoir tendance à être plus prudents, mais l'expérience montre que ce n'est pas toujours le cas... Ceux qui n'ont jamais été trompés pourraient au contraire avoir la confiance assez spontanée. Mais la confiance va-t-elle jamais de soi ?

L'indéracinable rêve de transparence conduit parfois l'homme à des tentatives de fusion¹⁹. Ainsi arrive-t-il que des personnes se livrent à une sorte d'exhibitionnisme, éprouvant un intense besoin de se raconter, se livrant continuellement à des confidences, faisant sans retenue étalage de leurs sentiments... et que d'autres se livrent à une forme de voyeurisme, épiant assidûment les autres à l'abri de leurs rideaux, posant avec insistance des questions indiscrettes, exigeant de tout savoir de l'autre... Mais, s'il est tout à fait légitime de chercher à bien comprendre l'autre, à éviter les malentendus, à discerner si l'autre dit vrai ou faux, il faut néanmoins accepter, même dans une relation de grande intimité et d'extrême confiance, qu'il ne puisse pas ou ne veuille pas dire tout ce qu'il pense et révéler tous ses secrets. Ce qu'il faut accepter pour l'autre, il faut aussi se l'accorder à soi-même : il ne faut donc pas se sentir coupable de ne pas tout dire et de ne pas tout montrer ; il ne faut pas s'en vouloir d'avoir un « jardin secret », qu'il convient d'ailleurs de cultiver avec d'autant plus de soin que les volontés indiscrettes se font plus pressantes. L'exhibitionnisme et le voyeurisme sont des manques de pudeur, celle-ci pouvant définir la bonne manière de respecter son propre mystère ainsi que le mystère d'autrui.

La difficulté d'articuler sainement le rêve de transparence et l'opacité indépassable peut aussi amener l'homme à fuir le plus possible la relation avec son semblable. Cette fuite peut évidemment prendre la figure de

¹⁵ Voir plus haut, note 4, la référence à Blaise PASCAL.

¹⁶ Voir *Dieu à l'épreuve des images, avec la collaboration de Paul HENNEQUIN, philosophe*, 2^{ème} édition revue et augmentée, ACRF, 2006, particulièrement les pages 14-18.

¹⁷ Voir Paul HENNEQUIN, *Apologie de l'iconoclaste*, analyse 2007/15 de l'ACRF.

¹⁸ Nos relations « relèvent en nous de la gestion du manque. Ce manque, nous le percevons comme un déficit à l'égard d'une imaginaire complétude » et « nous persistons indéfiniment à chercher dans l'immédiateté ce qui ne peut advenir que par la médiation. » (Jean LE DU, *Le corps imaginaire du désir*, Cahier *Approches* n° 22, 2^{ème} trimestre 1979, p. 75.)

¹⁹ Dans l'imaginaire de la transparence, notait en substance Jean Le Du, il n'y a pas place pour l'autre. En abolissant les frontières, en résistant à l'ordre du signe et en voulant déconstruire la médiation à interpréter, on se retrouve dans le même (corps).

l'isolement, l'homme refusant ainsi tout bonnement de s'offrir à l'autre et de l'accueillir²⁰. Mais il n'est pas nécessaire de s'isoler pour fuir. En effet, sans quitter la présence de l'autre, il y a moyen de ne pas vraiment être là, par exemple en parlant de la pluie et du beau temps, ou en laissant parler l'autre sans l'écouter réellement. L'homme peut encore se dérober d'autre manière : contrairement à celui qui cherche par tous les moyens à se dire à l'autre, il peut se camoufler volontairement, donner le change, se composer un personnage, jouer un rôle, évitant soigneusement de dire ce qu'il pense et de laisser apparaître ce qu'il est ; il se déguise, il se travestit. Certes, même alors son paraître est nécessairement en lien avec son être²¹, mais l'ambivalence des apparences est renforcée, puisque le but qu'il leur assigne est de dissimuler, et leur interprétation en est par conséquent rendue plus difficile.

Les quelques attitudes qui viennent d'être évoquées révèlent qu'il y a une tension entre le désir de transparence/fusion et l'acceptation d'une opacité/distance insurmontable. La quête de l'être ne peut en effet se vivre que dans la dimension du paraître, c'est-à-dire des apparences, qui dévoilent et dissimulent en même temps. L'analyse indique qu'il faut chercher un équilibre, dont elle ne cache pas la précarité, entre les termes en tension. Dans le contexte de la relation à autrui, les mots « pudeur » et « respect » ont déjà semblé pouvoir désigner pareil équilibre. Un autre mot pourrait également le désigner, à condition de le dégager de significations ne convenant proprement qu'à une catégorie de relations : le mot « amour ».

La nudité peut servir de paradigme à l'ambivalence des apparences. D'une part en effet, la nudité offerte et accueillie ouvre un chemin vers l'intimité – et par ailleurs il n'est malheureusement que trop vrai qu'on peut atteindre la personne, lui faire violence et l'humilier, en déshabillant son corps. Dès lors, il arrive que la nudité soit vécue comme utopie de la transparence ou de l'immédiateté. Mais, d'autre part, dans la peau simplement exposée, le corps ne livre pas sa vérité, celle de l'être qui l'habite. Aussi la peau a-t-elle également le statut de « frontière », signifiant la séparation, la limite, interdisant de se fondre en un seul corps, protégeant l'intimité et rappelant l'altérité²². L'amoureux digne de ce nom offre à l'autre sa propre nudité et accueille la nudité que l'autre lui offre, en voyant dans cette commune nudité le symbole d'un don plus essentiel, celui d'une présence dont il sait qu'elle ne peut se réduire à celle de la peau ; il vit donc la nudité comme une médiation et il sait que le chemin est encore bien long, autant pour se découvrir lui-même que pour découvrir l'autre... et encore, jamais totalement.

Conclusion

Mystère et liberté

Que retenir, au terme de cette brève analyse ? Elle a mis en lumière que le lien nécessaire entre être et paraître est un lien ambivalent, puisque les apparences dévoilent et dissimulent tout à la fois. Elle a ainsi montré l'opacité du rapport de l'humain à lui-même et du rapport de l'humain à son semblable. Dans les deux cas, cette opacité ne peut être surmontée tout à fait, la totale transparence demeure inaccessible. Si l'homme garde néanmoins le souci d'une

²⁰ Il est à noter toutefois que l'isolement total est impossible, qu'il est impossible d'échapper à la solidarité de destin dont il était question dans la note 7.

²¹ Ainsi, que se passe-t-il lors du carnaval ? Certes, le masque permet de se dissimuler, mais cette dérobade apparente ne permet-elle pas en même temps d'être plus naturel et de se manifester davantage tel qu'on est ? (Voir *Se masquer pour se découvrir*, dans *Psychologies* n° 8, février 1984, pp. 54-56.) Par ailleurs, que l'on se déguise en gendarme, en curé, en pierrot ou en personne du sexe opposé, cela n'est peut-être pas sans lien avec ce que l'on est. (Voir *Ces costumes qui nous mettent à nu*, dans *Psychologies* n° 9, mars 1984.)

²² Parce qu'il rappelle la séparation qu'est la naissance, le nombril est l'endroit de la peau qui symbolise au mieux que la peau sépare, tandis que le sexe est l'endroit de la peau qui symbolise au mieux que la peau est lieu d'échange, de communication. « Être bien dans sa peau » consiste à respecter ensemble les deux interdits, signifiés par la peau : celui de la fusion et celui de l'autarcie. Cette expression populaire pourrait ainsi désigner elle aussi l'équilibre à chercher.

certaine cohérence et d'une certaine clarté, il doit pourtant s'accepter lui-même tel qu'il est et accepter les autres tels qu'ils sont, énigmatiques, mystérieux.

Cette acceptation du mystère de l'être – pas seulement de l'humain d'ailleurs, qu'il s'agisse de soi-même ou d'autrui, mais également de la nature et de toutes choses – engage une attitude qui rompt avec le projet cartésien de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature. »²³ Pour autant, ce mystère de l'être « ne réduit pas l'homme à l'impuissance ou à la résignation ; il appelle au contraire l'essai, il pousse à l'aventureuse tentative. »²⁴ C'est en effet le lieu où l'humain s'éveille à sa liberté et à sa responsabilité²⁵ : il lui faut construire l'histoire, se construire lui-même, apporter sa pierre à l'édification de son être-au-monde-avec-autrui. Cette liberté et cette responsabilité peuvent faire peur, donner le vertige, mais c'est en elles que tient la vraie grandeur de l'humain, et non dans une illusoire maîtrise ou possession. La différence sans doute la plus essentielle entre maîtrise et responsabilité est que cette dernière implique une humilité qui décentre l'humain, l'ouvre au mystère et l'engage au respect – de soi, des autres, de la nature.

Paul HENNEQUIN, philosophe
Gembloux, Belgique

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**

Avec le soutien de



²³ René DESCARTES, *Discours de la Méthode* (1637), *Sixième partie*, 2^{ème} paragraphe. Descartes a ajouté un « comme » qui n'a vraisemblablement rien d'explétif ; mais ceux qui se sont référés à sa pensée n'en ont pas toujours tenu compte.

²⁴ Yves LEDURE, *Si Dieu s'efface, la corporéité comme lieu d'une affirmation de Dieu*, Desclée, 1975. Voir les pages 11-12.

²⁵ Cette responsabilité s'exerce notamment à l'égard de la nature, dont cette analyse n'a pas beaucoup parlé. Ce n'est que récemment que les hommes en ont pris une conscience aiguë. Pendant longtemps, le politique s'est désintéressé de ce lien, pourtant essentiel, qui unit Homme et Nature. La prise de conscience écologique, d'abord marginale, relayée par des intellectuels comme Michel Serres (*Le contrat nature*), étayée par les scientifiques, s'est imposée de plus en plus, jusqu'à placer les responsables politiques face à un des défis majeurs de notre temps. Naguère, le président français Jacques Chirac déclarait solennellement : « L'Homme ne doit plus se concevoir seulement comme 'maître et possesseur de la nature'. Cette ambition, nécessaire jadis pour faire triompher l'idée de progrès, nous conduit aujourd'hui au bord du gouffre. Il nous faut passer à un nouveau stade de la conscience humaine : notre intelligence doit se consacrer à la protection de la planète. Nous devons apprendre à cultiver un rapport harmonieux entre l'Homme et la nature.(...) Notre responsabilité vis-à-vis de la Terre est inséparable de notre responsabilité vis-à-vis de l'humanité : l'exigence écologique ouvre un chapitre inédit des droits de l'homme. » (Discours d'ouverture de la Conférence de Paris pour une gouvernance écologique mondiale 'Citoyens de la terre', 2 février 2007.) Voir également, au terme de cette Conférence, l'Appel de Paris du 3 février.